

# Prix Nabila de la paix

Un film. C'est avec ça que j'ai rempli, cette semaine, mon espace mental. J'ai voulu me divertir, m'évader de cette foutue réalité magmatique, toute filandreuse, illisible, qui ne laisse rien saisir de ses desseins. Et voilà que je reçois ce film comme une brise qui te réveille de l'endormissement qui te guette. A force d'appuyer la tête contre la vitre, tu y fais entrer tout le ronronnement de la maison, voyons ! Ce film s'intitule sobrement *Lettre à ma sœur*. Habiba Djahnine l'a réalisé, avec des bouts de ficelles, en hommage à sa sœur Nabila. Architecte, présidente de l'association Tighri n'Tmettuth (*Cri de femme*), Nabila Djahnine est assassinée le 15 février 1995 à Tizi-Ouzou. Elle avait trente ans, une sourire et une combativité à damner les adorateurs de la mort. Si jeune, elle déclinaient déjà un passé de luttes à t'en boucher un coin. Très tôt, c'est-à-dire dès 1984, elle se mêle aux mobilisations contre le code de la famille, se battant pour un statut juridique et social garantissant à la femme ses droits. Elle est tour à tour animatrice de ciné-club à Béjaïa, puis membre du MCB (Commissions nationales), membre fondatrice du

Syndicat national des étudiants algériens autonome et démocratique, militante du Parti socialiste des travailleurs (PST).

Une énergie et un courage voués à la prise de conscience alentour ! Cet attentat a changé la vie de tous ses proches. Le père, Allaoua Djahnine, lui-même militant trempé, décède en 1997. Le chagrin n'a jamais voulu passer. Soraya, la sœur aînée, confie dans le film que, depuis la mort de Nabila, «les parents ne vivaient plus, il ne leur restait plus qu'à attendre leur mort». Les autres membres de la famille se dispersent.

Habiba Djahnine, elle-même militante, prend le chemin de l'exil. Très liée à Nabila, Habiba, qui taquine la muse pour dire justement cette douleur lucide (elle est l'auteure d'un recueil de poésie *Outre-Mort* aux éditions El Ghazali à Alger), est sous le choc. Pendant neuf ans, il lui est impossible de revenir sur les lieux du drame. En 1999, cherchant à faire un deuil qui ne veut pas se faire, elle commence à écrire ce qui se sédimentera dans le film. Elle a entre les mains une lettre que Nabila lui avait envoyée en 1994, quelque temps avant l'attentat qui allait lui coûter la vie. Habiba reçoit cette lettre à

Timimoun, une ville du Sahara algérien, où elle est allée prendre un peu de recul. Lorsqu'elle revient à Tizi-Ouzou, Habiba réalise que le film qu'elle a envie de faire est la réponse différée à cette lettre dont chaque mot l'habite et résonne comme un tourment et un motif pour continuer le combat, au-delà du slogan. Du reste, tout dans ce film œuvre à contrarier, à contredire la culture du slogan et celle de la victimisation, malheureusement si répandue. Le résultat est donc cette *Lettre à ma sœur*, 78 minutes d'émotion, mais d'émotion sobre, questionneuse, dérangeante même.

Nous ne sommes pas dans ces démarches standardisées depuis le début des violences en Algérie qui consistent à désigner deux groupes bien distincts, protagonistes sans équivoque d'un affrontement clair autour de projets de société livrés au débat public, et à délimiter les confins de l'un et de l'autre à l'aide de ce manichéisme si commode. Dans un langage simple parce que prouver n'est pas son but, le film met le doigt sur la complexité de la situation, l'intrication à la fois des instances et des acteurs. Il privilégie les questions aux réponses, le

doute aux certitudes. Il n'est pas question, dans ce film, de donner la parole à des porte-parole de qui que ce soit ou de quoi que ce soit, habiles à démêler le vrai du faux. Pas plus que de délayer la douleur comme un argument pour faire passer un projet. Habiba Djahnine revient donc sur les lieux de lutte de sa sœur. Elle dialogue avec les membres de sa famille, avec les camarades des différents combats qu'elle a menés. On entend des vieilles femmes kabyles, qui ont connu Nabila, chanter — au sens propre du terme, dans un achawak à donner la chair de poule — son don de soi aux plus désavantagés, cette forme d'héroïsme aux temps de l'individualisme. On comprend que tous ces jeunes des villages ou de Tizi, qui mettent avec humilité leur révolte individuelle et anonyme dans le creuset d'un grondement collectif, construisent avec une parole du quotidien, sans apprêts, brute de décoffrage, une analyse qui se dresse, sans le vouloir peut-être, comme une digue contre la tentation des simplifications. A travers la mort brutale de Nabila, c'est sur celle d'un type de discours sur l'Algérie que Habiba Djahnine nous invite à



Par Arezki Metref  
[arezkimetref@yahoo.fr](mailto:arezkimetref@yahoo.fr)

méditer. Le questionnement, qui traverse ce film de la force de l'humilité, n'épargne pas le saint du saint : que faire de cette douleur qui nous tarade ?

Doit-on l'emballer comme du savon et la vendre sur le marché des émotions ? Est-on condamné à s'y enfermer comme dans un ghetto castrateur ? A l'heure d'une réconciliation qui est l'autre nom de la victoire des islamo-conservateurs-maffieux sur la société civile, la question posée par une des proches de Nabila Djahnine est d'une terrible acuité : «Pourquoi». Pourquoi, pourquoi Nabila Djahnine a-t-elle été assassinée ?

Réponds et je te donne le Prix Nabila de la paix !

A. M.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[laalamhakim@hotmail.com](mailto:laalamhakim@hotmail.com)

## PETITES FRAYEURS ALGEROISES ET TERREUR NATIONALE !

«Ramadhan. C'est presque fini ! Vous pouvez revenir à un comportement solidaire, spirituel et musulman.»

Désolé pour cette parenthèse de 30 jours !

Une bombe artisanale explose à Alger, et qui plus est à quelques mètres d'une caserne et à quelques centimètres d'une cité résidentielle militaire et il faudrait que là, je m'inquiète un peu plus de la tournure des événements ? Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'Alger, et que certains analystes sentent le feu au derch ? J'ai toujours trouvé hilarant et franchement grotesque le déclenchement de l'alerte niveau 5, maximum dès qu'un attentat ou un assassinat terroriste avait lieu dans Alger ou sa périphérie alors qu'au même moment une tuerie ou des hab-hab qui pétent à distance «raisonnable» de la capitale ne soulevait pas plus que cela d'inquiétude. Comme si le fait que les tangos aient réussi à intégrer le «carré magique» d'El Bahdja était le summum du drame sécuritaire. «Vous vous rendez compte ? Tout de même ! Il s'agit de la capitale ! ». C'est-à-dire que partout ailleurs, dans les autres villes, villages et bourgs qui n'ont pas la chance d'avoir statut de capitale, des attentats, y en a tous les jours, des bombes qui explosent, y en a tous les jours, des faux barrages, y en a tous les jours, des kidnappings, y en a tous les jours, et des nanas et des mecs en possession de la même carte d'identité verte que celles et ceux de la capitale clament tous les jours, mais ce n'est pas grave, c'est encore maîtrisable, ce sont «les derniers soubresauts de la bête immonde» ? J'ai ainsi lu ici et là, hier, que si des terroristes ont pu poser une bombe devant une caserne algéroise et s'enfuir une fois leur forfait accompli, c'est qu'ils bénéficient

d'un réseau de soutien et de complicités. Ah oui ? Et pourquoi ? Ailleurs, à Sidi Tarteption sur Oued, les mecs qui posent des bombes, ils prennent le taxi après leur crime ? Ils rentrent tranquillement chez eux une fois qu'ils ont brûlé les passagers d'un bus ? Ils prennent le temps d'acheter des kalbellouz avant de regagner leurs caches et leurs casemates ? Barkawna ! Y en a marre ! Pourquoi ne pas dire les choses. On a procédé à un lâcher massif de tangos dans la nature. Et contrairement à ce qu'affirmait à ce moment-là le ministre de l'Intérieur, l'administration ne «pouvait pas savoir avec exactitude où résideraient ces amnésités et quels pourraient être leurs faits et gestes quotidiens». En plus de ces lâchers massifs, on a clairement signifié aux rares attardés qui ne l'avaient pas encore compris que tuer une ou des centaines de personnes innocentes sous le couvert du djihad pouvait s'absoudre à l'infini, s'effacer par le miracle des référendums et des chartes, en RADP. En un mot, on a recréé les conditions objectives de l'impunité, du «reconstituage» de réseaux de la terreur. Mais cela, c'est une réalité qui remonte à des mois, voire des années, ces années là où personne n'avait vraiment crié à l'acte proprement criminel lorsque de la bouche d'un chef d'Etat est sortie cette phrase : «La première violence en Algérie a été l'arrêt du processus électoral.» Ça fait donc un petit moment déjà. Ça ne date pas d'une bonne année de gaz piégée qui a explosé jeudi dernier à El Harrach. Juste pour la vérité chronologique des faits et juste pour en finir avec nos «frissons» algérois alors que tout le pays est resoumis à la barbarie intégriste. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

